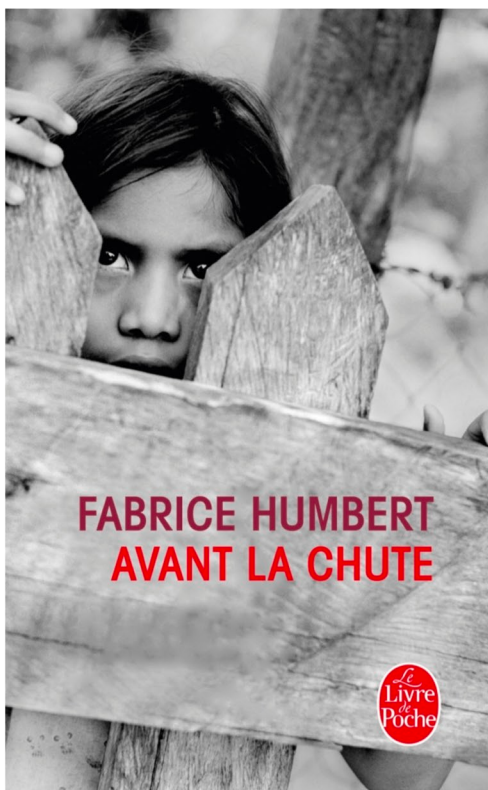


le Livre de Poche

a le plaisir de vous proposer le premier chapitre de :

Avant la chute

Fabrice Humbert



Le Livre de Poche remercie les éditions Le Passage qui ont autorisé la publication de cet extrait.

FABRICE HUMBERT

Avant la chute

ROMAN

LE PASSAGE

Ils avaient travaillé dur. Ils avaient coupé les hauts arbres, les mules avaient tiré les troncs à l'écart du terrain, et ils avaient brûlé les souches avant de les arracher. Ils avaient égalisé les sols et Dieu sait comme la tâche avait été longue et difficile, usante pour les organismes. De l'aube jusqu'au soir, sous la pluie et le soleil, ils avaient œuvré, leur peau se cuivrant et se desséchant. Les muscles déformés par l'effort, le corps amaigri, le buste nu pour épargner les quelques hardes qu'il leur restait, ils s'étaient employés à cultiver ce coin de jungle pour se nourrir, eux et les enfants qu'ils auraient plus tard. Ils avaient oublié le temps, et peut-être même avaient-ils oublié le langage, tant ils se parlaient peu, tendus par l'effort quotidien. Muets, toutes leurs forces concentrées à la tâche, ils avaient ouvert un espace à la lumière, trouée de soleil dans la forêt. La nuit, ils se repliaient dans une cahute, bâtie avec les premiers arbres effondrés. Une source les abreuvait.

Sur le terrain dégagé, ils avaient planté des bananiers et du maïs. Sur le sol humide et gras, balayé par les vents

et les pluies, les plantes s'étaient levées. Elles avaient rapidement grandi et lorsque les pousses s'étaient épanouies, lorsque les formes s'étaient courbées, ils les avaient fixées avec une joie sourde, pleine d'attente. Et puis une fille était née. Ils l'avaient nommée Sonia.

La première récolte avait dépassé leurs espérances. Le maïs était lourd et jaune comme de l'or, et sa promesse était bien celle de ce métal : ils allaient enfin pouvoir vivre. La langue verte de leur petit terrain, parcelle de culture au milieu des montagnes, réjouissait leur regard. C'était leur joyau, leur trésor. Suspendant leurs produits à dos de mule, ils avaient vendu cette récolte au village d'Harmosa, à deux heures de marche. Le village, logé sur une crête à l'extrémité d'une route boueuse, semblait comme paralysé de langueur, à la mesure de ces contrées montagnardes à l'écart de la ville, mais ils avaient tout de même trouvé un acheteur régulier pour écouler leur production.

Une deuxième fille naquit. Elle fut appelée Norma. À quatre, ils pouvaient survivre. Pendant les orages, les petites ouvraient de grands yeux effrayés et les parents les serraient dans leurs bras, heureux de ce réconfort facile, le seul peut-être qu'ils pouvaient leur offrir. Ce n'était que cela : un orage. Un éclat puis une nuée bruissante qui s'écroulait sur la forêt en un vrombissement liquide. Rien de bien grave. Et cette pluie nourrissait la terre, la fertilisait, soutenait la croissance des bananes et du maïs.

Un jour, au village d'Harmosa, on refusa leur production et on leur demanda de baisser les prix. Interloqué, le père, Emanuel, fit une journée de marche supplémentaire jusqu'à la petite ville d'Eron. On lui

opposa le même refus. Un homme ajouta que les prix avaient partout baissé. C'était comme ça. C'était à cause de l'Europe et des États-Unis. Plus personne n'accepterait le prix habituel. Il pourrait marcher autant qu'il le voudrait, les prix s'étaient écroulés. Emanuel vendit donc sa récolte au prix qu'on lui proposait.

Cela dura deux années. Les prix ne cessèrent de baisser. À Harmosa, un homme en treillis leur recommanda d'abandonner la banane et le maïs. C'était fini. Plus personne ne pourrait en vivre. Emanuel réfléchit.

— Nous n'avons pas le choix. Nous ne connaissons que cela.

L'homme lui fit une proposition. Emanuel hocha la tête. Les deux hommes revinrent ensemble à la plantation, suivis par les mules. Ils arrachèrent les plants de maïs et de bananiers puis l'homme alla chercher un sac de graines et en donna la moitié à Emanuel. Ils plongèrent les graines dans le sol, à intervalles réguliers. La mère, Yohanna, encadrant ses deux filles de ses bras, les observait avec un visage sombre.

Au soir, à ses interrogations muettes, Emanuel répondit brièvement :

— Il sait ce qu'il fait. C'est un *cocalero*. Et nous n'avons pas le choix.

L'homme en treillis, en effet, les guida dans leur travail. Il revint à plusieurs reprises au cours de l'année, surveillant l'avancée des cultures, leur donnant des conseils, et lorsque les arbustes s'élevèrent et que la récolte put s'effectuer, il leur donna une somme de dix mille dollars. Ils n'avaient jamais vu autant d'argent. L'homme partit avec la récolte. Il leur dit :

— Cela aidera la révolution.

Ni Emanuel ni Yohanna ne s'intéressaient le moins du monde à la révolution. Mais ils savaient que le territoire était sous le contrôle des révolutionnaires et que l'armée régulière ne s'y risquait plus. Et comme la coca se révélait beaucoup plus rentable que leur précédente activité, ils n'y trouvaient rien à redire. Dans son enfance, Emanuel buvait sans cesse du thé à la coca. Il en avait repris l'habitude. Et les jours de fatigue, il roulait dans sa bouche les feuilles anesthésiantes, comme un vieux parfum des jours passés.

Au fond, rien ne changeait. Ils plantaient, sarclaient, bêchaient, épiaient la pluie et le soleil. Les plantes poussaient, les filles poussaient et c'était toujours le silence et la nature, le bruissement de la pluie et le jaillissement de la source, dans la forêt primitive. Ils menaient une vie que des centaines de générations, sous une forme à peine différente, avaient connue avant eux, entre saison sèche et saison des pluies. Non, rien ne changeait, sinon que les filles n'avaient plus peur de l'orage. Au contraire, il leur arrivait même de sortir au premier écroulement de la pluie, happant les brumes mouillées qui tombaient des montagnes, ôtant leurs chemises dans l'attente de l'immense nuée. Les enfants étaient devenues des jeunes filles.

L'homme en treillis arriva un soir en courant.

— Les soldats arrivent. L'accord avec le gouvernement ne tient plus. Ils escortent des paysans qui vont arracher les plants. Mais on ne les laissera pas faire. Attention sur les chemins. Faites attention aux enfants. On a placé des mines. Les soldats ne passeront pas.

Trop ému, il s'exprimait par saccades. La famille le contemplait comme on regarde un fou. De quel accord parlait-il ? Que voulait-il dire ? Et pourquoi placer des mines dans la jungle ?

Deux jours plus tard, une fusillade éclata sur le flanc de la montagne. Emanuel sortit nu de la cabane. Il entendit un tir nourri mais ne vit rien. Il rentra et ordonna de se réfugier sous le lit.

Les détonations cessèrent. Des cris retentirent sur le terrain. Emanuel s'habilla puis ouvrit prudemment la porte. Le doigt sur la détente, l'air nerveux, un détachement de soldats encadrait des paysans qui coupaient les plants de coca à la machette. Le cœur serré, il contemplait la destruction de son existence.

Un gradé s'approcha. Il était petit et menaçant. Il plaça son fusil sous le menton d'Emanuel.

— Nous avons perdu cinq hommes dans la colline. Emanuel ne répondit pas.

— Tu aides les terroristes.

Emanuel secoua la tête.

— Tu les aides. Tu fais pousser la coca qui leur donne l'argent pour leurs opérations. Tu participes au trafic de drogue.

Emanuel roula des yeux affolés. De quoi lui parlait-on ?

— C'est dans la colline au-dessus de ta maison qu'ils nous ont attaqués. Tu es complice.

Emanuel s'agenouilla aux pieds de l'homme.

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, officier. Je suis un paysan, je me contente de vendre ma récolte. Je ne connais rien à ces terroristes. Pitié, officier ! J'ai une femme et deux enfants.

L'officier regardait avec mépris l'homme agenouillé. Il lui donna un coup de pied comme on frappe un chien.

— Nous allons prendre ta ferme. Pars tout de suite. Emmène ta famille avec toi.

Dix minutes plus tard, la famille Mastillo s'éloignait sur le sentier. Une mule hennit. Ils n'avaient pas eu le droit de l'emmener. Ils marchèrent jusqu'au village où on leur conseilla de prendre un bus pour Tres Esquinas, le camp de réfugiés de Ciudad Bolívar, quartier au sud de Bogotá. Ils écoutèrent ces noms avec stupeur. Portant leurs maigres baluchons, ils s'engouffrèrent, silencieux, assommés par le brusque renversement de leurs destins, dans un bus brinquebalant. La machine, chuintante et essoufflée, s'ébranla puis parcourut une dizaine de kilomètres avant d'être arrêtée à un barrage. Des hommes en treillis l'entourèrent. Ils ne portaient pas l'uniforme de l'armée régulière. Emanuel se demanda s'il s'agissait des révolutionnaires.

Un homme monta dans le bus. Dans un silence épais, il avança, scrutant chaque visage. Lorsqu'il passa à sa hauteur, Emanuel se souvint de lui : c'était l'acheteur à qui il vendait autrefois ses bananes et son maïs. Il se sentit soulagé et sourit. Rien à voir avec les révolutionnaires. Du fond du bus, l'homme revint, agrippant un paysan par le bras.

— Toi, viens aussi ! ordonna-t-il à Emanuel.

Emanuel, interdit, le suivit. Il descendit du bus. L'acheteur s'écarta de la route. Trois hommes armés de mitraillettes les escortèrent. À un coude du chemin, le paysan tenta de s'échapper en courant. Une rafale de mitraillette le faucha. L'acheteur se retourna vers Emanuel.

— Tu me connais, dit Emanuel. Tu sais que je suis un brave homme. Je ne m'occupe pas de politique. Je t'ai vendu mes récoltes pendant des années.

L'acheteur braqua sa mitraillette vers lui.

— J'ai une femme, des enfants. Je n'ai rien fait.

La rafale lui déchira le visage.

Les rares arbustes qui avaient échappé à la machette se dressaient, leurs précieuses feuilles vertes, si recherchées à travers le monde, recouvrant les branches rougeâtres. Les fleurs allaient jaillir, leurs boutons encore refermés, et bientôt s'ouvriraient en éclats blancs, pentamères, accueillant triomphalement le soleil.